

L'IMPARTIAL

Union fait la force

FONDE EN 1893 DANS L'INTERET
DES ACADIENS DE L'ILE ST-JEAN
HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT : UN AN \$1.00
SIX MOIS 50C
F. J. BOOTE, DIRECTEUR, TIGNISH

Vol. 3. No 19.

Tignish, Ile du Prince Edouard, Mardi le 30 Mars 1915.

22ieme Annee.

Organe, dans la langue française, du Parti Liberal des Provinces Maritimes.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL

EPISODE DES GUERRES DE RELIGION

PAR FRANCOIS BATTACHON

L'AME DE ROLAND

I
UN COIN DE VENDEE

La carriole qui m'avait pris à l'arrivée du train quitta la petite gare, traversa la ville et ne tarda pas à rouler librement sur la route. Il faisait un temps superbe. Les journées s'annonçaient radieuses.

Installé à côté de mon guide, un jeune garçon d'allure décidée, de bonne humeur, je goûtais béatement le charme de ce voyage à travers une campagne fertile, abondamment pourvue de sites gracieux et variés, toute pleine de chênes et de châtaigniers, de vignes, de champs et de prairies.

Le soleil de mai dorait de ses tièdes rayons les collines arrondies, couvertes de landes et de forêts, qui bornaient l'horizon.

De temps à autre, des groupes nous saluaient au passage....

Hommes vêtus d'habits très larges chargés de plis et de boutons, de longs gilets, d'amples culottes tombant sur les guêtres, un chapeau à larges bords respectables abritant leur chef. Femmes portant un épais corset et un jupon court très plissé, une chemisette blanche rattachée au cou, et sur les épaules quelque beau mouchoir de Cholet, négligemment noué.

Et cela faisait plaisir à voir....

J'étais en plein pays vendéen, au milieu de ces fiers et courageux paysans qui, pendant la grande tourmente révolutionnaire, abandonnèrent la charrue, prirent un fusil, un morceau de pain, et s'empressèrent d'accourir au premier signal.

La jument, stimulée par le fouet de son maître, trottaient entre deux rangées d'ormesuis liserant la route et la carriole, allègrement secouée, soulevait derrière nous d'énormes nuages de poussière.

Nous approchions du but.

Dans quelques minutes, nous allions faire notre entrée à Sauveterre.

Sauveterre avait le privilège de posséder l'homme le plus affable que je connusse, un vieil ami de ma famille, vivant là d'une petite pension et de modestes revenus, dont il s'accommodait avec une charmante philosophie.

C'était lui que j'allais voir, heureux de partager sa solitude pendant deux ou trois jours.

Ce fut lui que j'aperçus, dès que nous atteignîmes les premières maisons du bourg.

Bourg est excessif, car, en somme, Sauveterre n'est qu'un gros village; mais combien attrayant!

Jean Delorme m'étreignit aussitôt, m'embrassa avec effusion, et, après avoir congédié le voiturier, me conduisit à son logis, véritable bijou d'ordre et de propreté que je ne me lassais pas d'admirer.

Nos deux convives étaient dressés sur la table de la salle à manger. Excellent déjeuner, menu rédigé par le maître, lui-même.

Lorsque nous eûmes savouré le brûlant moka qu'une honnête domestique venait de verser dans des tasses de Chine, Jean se leva, prit son chapeau et me tendit le mien.

— Ça, demanda-t-il gaiement, n'es-tu pas trop fatigué de ton voyage?

— Du tout!.... Le serais-je que votre réception me donnerait de nouvelles forces!

— C'est au mieux, car tu dois être impatient, j'imagine, de visiter Sauveterre!

J'ouvris de grands yeux étonnés. — Visiter Sauveterre? Je ne suppose pas que votre village ait la prétention de me révéler des merveilles.

— Des merveilles, non. Mais il a son histoire, et non des moins intéressantes....

— Comment cela?

— Sortons! fit-il en élucidant ma question. Dans un instant, tu verras toi-même que mon village n'est pas aussi à dédaigner que tu sembles le croire!....

Il m'entraîna au dehors et nous longâmes la grande rue, non sans éveiller la curiosité des habitants.

Un monsieur de Paris, pour ces naïves natures, est toujours un grave événement.

Il ne fallut pas cinq minutes pour que tout Sauveterre apprît mon arrivée, pas un quart d'heure pour qu'il connût mon nom, ma profession, le motif de ma visite....

Et ce n'étaient que «bonjours, coups de chapeau, sourires bienveillants, dont Jean Delorme pouvait, à juste titre, revendiquer la plus grande part.

— Braves gens! dit-il avec son gai sourire. Je vis au milieu d'eux comme au sein d'une famille et ne regrette rien de ce que j'ai tant aimé jadis. L'existence enfiévrée de la capitale n'est plus qu'un lointain souvenir, un rêve évanoui dans le passé. La réalité, la voici!....

— Vous êtes pleinement heureux, à ce que je vois!

— Tu l'as dit. Ce coin de campagne est suffisamment pittoresque pour satisfaire à mes goûts esthétiques.

Accéléraient le pas, Jean me fit sortir de Sauveterre, du côté opposé à celui par lequel j'étais entré.

Un chemin rocailleux serpentait entre des haies sauvages, d'où quel que oiseau effarouché prenait leur vol à notre approche, et j'aboutissais à une excavation creusée dans le rocher qui le murait comme une impasse.

— Qu'est-ce cela? demandai-je.

— Cela? répondit gravement mon ami. C'est le lieu choisi par la petite reine de Sauveterre, à l'époque des luttes religieuses, pour y prier la grande Reine des cieux!....

D'un geste lent, il étendit le bras.

— Regarde! dit-il.

Nous arrivions devant la grotte. Une statue de bois, décolorée, fendillée en maints endroits mais encore revêtue de ses ors noircis par les siècles, reposait sur un socle de marbre enfoncé dans une cage de verre.

La flamme d'une lampe, indéfiniment entretenue, jetait de mystiques reflets sur les parois de la grotte. Plusieurs bouquets fanés gisaient au pied de la statue.

C'était tout, et c'était d'une admirable simplicité.

Nous nous découvrîmes, afin d'adresser une prière à la madone, et, lorsque nous eûmes terminé:

— Qu'était ce donc que la petite reine de Sauveterre? demandai-je.

— Ah! ah! fit mon ami avec une pointe d'orgueil. Cela t'intrigue?....

.... La petite reine de Sauveterre, c'est l'histoire de la grotte.

— Si vous voulez être assez bon... Pour te la raconter?

— Oui.

— Au fait, nous avons le temps. La journée nous appartient, et tu sais bien que je n'ai rien à te refuser. Assieds-toi!....

Je pris place sur un quartier de roc.

Alors, s'étant recueilli quelques minutes, Jean Delorme commença en ces termes.

plissait d'une assistance nombreuse venue en toute hâte pour y écouter le prêche annoncé depuis plusieurs jours.

Un ministre, étranger à la ville, désigné par le parti de la Réforme, devait prononcer, non des paroles de paix, mais un véritable réquisitoire contre les fidèles de l'Eglise romaine.

A l'heure dite, les portes se fermèrent, le silence s'établit, et le ministre monta en chaire.

C'était un homme aux traits enflammés, aux yeux brillants, dont la voix forte, pleine d'éclats métalliques, exerçait une grande influence sur son auditoire.

Il promena un regard assuré sur toutes ces têtes attentives, esquissa un sourire de triomphe, et comment ça son discours....

— Frères, dit-il en terminant, venez de m'entendre, vous m'avez compris, et je lis en vos âmes les tumultueux sentiments qui les agitent. N'hésitez plus! Assez de faiblesse, assez de lâcheté! Revenez à Dieu, à la liberté de conscience et le droit à la célébration du culte, que d'infâmes oppresseurs veulent interdire! Laissez à vos socs, vos outils, oubliez un instant le foyer domestique, et, saisissant l'arme vengeresse d'une main ferme, brandissez la bannière qui doit flotter dans vos rangs, faites retentir la trompette libératrice à travers les montagnes et la plaine! Il ne faut pas que l'homme s'attarde à aux semelles, car, s'il ne se défend, il ne pourra récolter. L'heure est venue de combattre, combattez! Le ciel sera pour vous.

Il a protégé Gédéon et son infatigable épée, il vous protégera de même. En avant! Frappez les catholiques au cœur, sur les marches de leurs autels! Ne craignez pas d'anéantir cette secte idolâtre, car ses chefs rêvent la disparition du protestantisme, de cette religion fondée par Luther et Calvin, la seule raisonnable, la seule vraie, celle qui doit ouvrir les portes du salut!.... A l'oeuvre, mes frères! A l'oeuvre!.... L'Eternel vous l'ordonne et moi je vous bénis!....

Un long murmure d'approbation accueillit ces derniers mots, et lors que le prédicant descendit de chaire il fut entouré par une foule compacte qui cherchait à presser ses mains, à le féliciter, à lui dire sa joie et son dévouement, fière d'être considérée comme une force sur laquelle la Réforme pouvait compter.

Seul, parmi ses coreligionnaires, un jeune homme ne prenait pas part à l'enthousiasme général.

Placé au fond de la salle, il avait scrupuleusement écouté le prêche, en avait saisi toute la portée et plusieurs fois s'était redressé, les traits animés d'une colère mal contenue, comme s'il eût voulu arrêter le débordement de ce flot provocateur.

Mais, pressentant sans doute que sa voix ne serait pas entendue, il profita du désordre régnant dans l'assistance pour quitter le temple au plus vite.

Quelques instants après, il sortait de Bressuire, monté sur un fringant cheval, et suivi de deux autres cavaliers, soldats plus que valets, à en juger par les lignes accentuées de leurs mâles physiologies.

Ceux-ci avaient également assisté au singulier sermon du ministre étranger, et n'étaient pas demeurés indifférents à l'émotion du jeune homme.

Ils brûlaient du désir d'échanger leurs impressions.

Lorsqu'ils furent sur la route, à quelque distance de la petite ville,

l'un d'eux se pencha vers son compagnon....

— Sire Roland ne semble pas satisfait outre mesure! dit-il à voix basse.

— Je connais le fils de notre maître, Ludovic, il ne partage pas les théories de son père, et ce qu'il vient d'entendre doit vivement l'affecter.

— A vrai dire, Jacques, rien ne me ré pugne tant que l'injustice!....

— Tu as raison. Pourquoi s'attaquer à des gens dont le seul tort est de pratiquer leur religion? Les catholiques ne valent-ils pas les protestants, et ne sommes-nous pas tous frères?....

— Ce n'est pas ce qu'on nous dit.

— On a grand tort, Ludovic, grand tort, car la haine conduit à la violence, et la violence engendre les excès. Or, en temps de guerre, j'admets le combat loyal, le combat pour une cause équitable, mais non le meurtre, l'assassinat, le crime, ainsi que tu voudras le dénommer!

— Crois-tu donc que nous en soyons là?

— N'as-tu pas entendu?... Avant peu, souvenirs-toi de mes paroles, le pays ne sera plus qu'un vaste champ de carnage....

— Puisse-tu te tromper, Jacques! Soldat je suis et j'entends toujours l'être!....

Durant ce rapide entretien, les assistants s'étaient dispersés dans Bressuire, emportant avec eux le rêve sanglant des guerres civiles, la vision des cadavres égorgés, des autels flamboyants, du pillage et de la destruction, heures de vengeances assouvies, sans trêve, ni pitié.

Déjà, depuis la fin tragique d'Henri II, la lutte entre protestants et catholiques devenait invivable.

La noblesse, mécontente de ce que l'exercice du culte calviniste ne fit que tolérer, et non déclaré libre par le roi, perdit patience et passa à une prise d'armes la bourgeoisie et la classe ouvrière.

Un premier acte de représailles s'accomplit après l'exécution du conseiller Anne du Bourg, en place de Grèze.

Ce fut le signal de la grande guerre de religion qui allait bouleverser le sol gaulois.

La reine mère, Catherine de Médicis, avait la surintendance du royaume, tandis que le duc de Guise et le cardinal de Lorraine se partageaient le pouvoir effectif.

Mais, maîtresse d'elle-même, — le roi François II, qui succédait à son père, étant un enfant de quinze ans faible de corps et d'intelligence, qui se laissait aisément gouverner, — elle dirigea à son gré la volonté de ces deux princes, et opposa les forces catholiques du pays aux bandes hérétiques commandées par Bourbon et Condé.

La lutte se déclarait maintenant en province, et du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, chaque cité y prenait une part active, mettant à feu et à sang la campagne tout entière.

C'est ainsi que les protestants de Bressuire venaient de se réveiller sur le véhément parole de l'agressif pasteur, et n'allaient pas tarder à agir....

.... Le jeune Roland chevauchait en avant de ses deux compagnons, triste et pensif, la tête inclinée, le front zébré d'une ride précoce.

Il songeait à cette terre du Poitou conquise par Duguesclin, si belle, si séduisante, sous ses forêts séculaires, ses étangs bordés d'ajoncs, son Bocage, ses landes fleuries, et par dessus tout, ses habitants d'aux moeurs hospitalières, d'énergie et fière droiture, vaillants cultivateurs et parfaits patriotes.

Il se disait que cette douce quiétude allait bientôt disparaître, pour faire place aux haïnes religieuses, pour se précipiter dans l'ouragan destructeur, le bras levé, l'injure

Mme J. B. LEPAGE

Suit l'exemple de bien des femmes, elle prend les PILULES ROUGES et se guérit complètement.

CE SONT LES PILULES ROUGES QUI GUÉRISSENT LES FEMMES SUR LE RETOUR DE L'AGE, DIT-ELLE.

Ce qu'ont fait les PILULES ROUGES pour Mme Lepage, elles le feront pour vous, femmes qui souffrez depuis cinq, dix ou quinze ans.



Mme J. B. LEPAGE

Les accidents qui marquent ordinairement l'époque du retour de l'âge varient suivant les personnes et les constitutions.

Les malaises les plus fréquents sont des bouffées de chaleur, des maux de tête, des vertiges, de la congestion, des vapeurs, des bourdonnements d'oreilles, etc. Parfois, il se produit des hémorragies, des palpitations, des fluxions, de l'acné; il arrive aussi souvent qu'on constate à cette période une augmentation sensible de l'embonpoint.

A cette époque, l'organisme doit être aidé sous peine de voir surgir les complications les plus graves et les plus dangereuses.

L'exemple étant le moyen le plus sûr d'entraîner la conviction, nous citons aujourd'hui, pour appuyer notre thèse, celui que nous offre Mme J. B. Lepage. Voici ce qu'elle dit:

« J'avais perdu l'appétit, je devins faible, pâle et maigre. Mon cœur avait souvent de fortes palpitations et j'endurais beaucoup de douleurs dans le dos et les côtés. Je fus plusieurs mois dans cet état et je compris qu'il était de mon intérêt de me soigner. Je me procurai les PILULES ROUGES, et je les pris. Dix boîtes de ces bonnes pilules eurent raison de mon mal et me ramenèrent. Malgré tout ce que j'ai obtenu de bien, je n'ai pas abandonné complètement les PILULES ROUGES; j'en prends encore de temps en temps et, je le vois bien, elles me préservent de bien des indispositions auxquelles sont sujettes les femmes de mon âge. » Mme J. B. Lepage, 240 Flint, Fall River, Mass.

CONSULTATIONS GRATUITES. — Le Dr E. Simard, qui a passé près de trois années en Europe, à étudier les maladies des femmes, sous la direction des célèbres docteurs spécialistes Capelle et De Vos, est maintenant de retour et continuera de donner des consultations au No 274 rue Saint-Denis. Comme

par le passé, ces consultations se donneront tous les jours, dimanche excepté, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, et seront absolument gratuites.

L'expérience acquise par le Dr Simard, durant son séjour en Europe, est une sérieuse garantie de succès; nous espérons donc que toutes les femmes qui souffrent sauront profiter des avantages que nous mettons à leur disposition, en venant le consulter; celles qui en seraient empêchées peuvent lui écrire, en lui donnant une description complète de leur maladie et elles recevront des conseils qui leur seront de la plus grande utilité.

AVIS IMPORTANT. — Les Pilules Rouges pour Femmes Pâles et Faibles sont en vente chez tous les marchands de remèdes au prix de 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50; elles ne sont jamais vendues autrement qu'en boîtes contenant 50 pilules, jamais au 100; elles portent à un bout de chaque boîte la signature de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE et un numéro de contrôle. Nous engageons notre nombreuse clientèle à refuser toute SUBSTITUTION. Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, n'acceptez jamais un autre produit que l'on vous recommanderait comme étant aussi bon. REFUSEZ CATEGORIQUEMENT. Défiévous aussi des COLPORTEURS; les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte. Rappelez-vous que les PILULES ROUGES sont la grande SPÉCIALITÉ pour la femme, celle qui guérit tous les jours un grand nombre de personnes, ET QUI VOUS GUÉRIRA AUSSI!

Si vous ne pouvez vous procurer dans votre localité les véritables PILULES ROUGES pour Femmes Pâles et Faibles, ÉCRIVÉZ-NOUS, nous vous les ferons parvenir FRANCO.

Adressez toute correspondance à: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE (LIMITÉE), 274 rue Saint-Denis, Montréal.

SIROP DU DR CODERRE POUR LES ENFANTS

Est offert aux mères de famille, tel que préparé par le Dr J. Emery Coderre, et légitimement le seul recommandé par tous les médecins de l'Université et du Collège Victoria. Voici les noms:

- Dr. A. P. BEAUBIEN,
- Dr. O. RAYMOND,
- Dr. A. P. DELVECCHIO,
- Dr. HECTOR PELTIER,
- Dr. A. B. CRAIG,
- Dr. G. O. BEAUDRY,
- Dr. ELZEAR PAQUIN,
- Dr. J. B. BIBAUD,
- Dr. P. MUNRO,
- Dr. L. B. DUCHOCHER,
- Dr. D. W. ARCHAMBAULT,
- Dr. THE. E. D'ORNONNES,
- Dr. A. T. BROUSSAUD,
- Dr. ALEX. GERMAIN,
- Dr. J. A. ROY,
- Dr. E. H. TRUDELL,

Tous ces médecins ont certifié que le Sirop du Dr. CODERRE pour les enfants est préparé avec les médicaments propres au traitement des maladies des enfants telles que: Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, Etc.

Insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le Sirop du Dr. CODERRE et n'en acceptez jamais d'autre. Évitez les imitations.

Vendu par tous les marchands de remèdes, à 25c la bouteille.



aux lèvres.

Et sa sensibilité naturelle s'éleva à l'évocation des scènes barbares auxquelles il assisterait.

Huguenot lui-même, il différait étrangement de son père, l'homme qui, lui bas, dans le château estompé à l'horizon, attendait le signal du massacre. Et il redoutait, malgré le courage dont le ciel l'avait heureusement doué le moment où il lui faudrait résister au farouche gentilhomme, enfreindre ses ordres, car jamais son épée ne le seconde rait dans son oeuvre inhumaine.

Habitué à l'indépendance, il s'était bien vite pénétré de la vie au grand air, parmi les champs d'or et les prés d'émeraude, sous l'azur ensoleillé, près des abrupts rochers qu'il gravissait d'un pied ferme,

des bois silencieux dont chaque arbre lui était connu.

Ses journées se passaient à errer au hasard dans la campagne, livre de solitude, tout à ses pensées, et quand venait le soir, il rentrait au château, harassé mais heureux, insouciant du bruit des armes, éloigné de la soldatesque brutale qui remplissait les sombres murailles de ses rires et de ses chants.

L'âme de Roland se confondait, pour ainsi dire, avec la nature qui l'entourait, s'identifiait à elle, et, dans son cœur, germaient insensiblement une sagesse ne demandant qu'à mûrir.

Voilà pourquoi le cri de guerre jeté par le ministre protestant au prêche de Bressuire, le plongea dans de douloureuses réflexions,

— Peut-on travestir de la sorte les préceptes chrétiens? se demandait-il.

Les hommes ne doivent-ils pas s'aimer et s'entraider? Que fera le peuple si on le dirige dans la voie funeste qui conduit à la ruine? Guerre civile, combat meurtrier, horrible impiété dont saigne la nation, monstruosité sans pareille, que ne puis-je arrêter ton flot envahisseur ou t'arracher tes innombrables victimes?....

Il eut un geste impuissant et, relevant la tête, promena ses regards sur la contrée.

Au loin s'étendait la masse sombre et touffue de la forêt avoisinant le château paternel.

Ça et là se dressaient d'humbles églises autour desquelles étaient

Suite à la 4ième page